

Sept Paysages de Rebeyrolle

Robert Marteau

Volume 22, numéro 2 (128), mars-avril 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marteau, R. (1980). Sept Paysages de Rebeyrolle. *Liberté*, 22(2), 95-96.

Peinture

ROBERT MARTEAU

Sept Paysages* de Rebeyrolle

Des ciels de schiste, des terres, des touffes, des réseaux de racines, des rocs : c'est ce chaos que lève à la verticale et qu'ordonne selon l'ordre naturel la puissante nature de Rebeyrolle. Saisis nous sommes face aux sept toiles, falaises, visions dressées dans la réalité de leur matière. En laves, l'eau coule, s'éclabousse de dentelles, fuit en torrents, érige par son immobile danse toute l'énorme architecture qui est comme un éboulis tenu sans fin en suspens. Un pays nous exhause : quelque Limousin que hante le plain-chant. En nous les voiliers naviguent, ceux qu'entoilèrent dans Venise le Titien, le Tintoret, Véronèse, rien de moins. C'est l'évidence, c'est un constat. Voilà l'écriture que nous cherchions, et qu'il a trouvée, lui, Rebeyrolle, comme après s'être jeté au plus profond de soi-même. Par le bond, que matérialisent les sept *Paysages*, c'est son nom même qu'il franchit pour atteindre à l'anonymat de ceux qui furent les bâtisseurs. Héroïque, amoureux, prophète muet, il a embrassé la matière du monde dont il célèbre les noces perpétuellement consommées, indéfiniment renouvelées. Lui, lourd et boueux en ses matériaux, regardez comment sans magie mais par le seul souffle il rend tout aérien et léger. Il n'invite pas à contempler : il convie au faste que les éléments déploient. Il ne tente pas de captiver : il ouvre les remous de l'âme, et la vague envahit les hauteurs, sans jamais choir, même si elle se rompt. La terre ici s'élance

* Exposés à Paris, au Grand-Palais, pendant l'été de 1979.



dans le ciel, c'est-à-dire en cet espace sans bornes, sans dates, où la matière qui est vie, malgré son poids, cède à l'ascension. Les torsades du Greco, Rebeyrolle les fait d'humus, d'argile, de sable, de pentes ravinées, d'échevèlements végétaux que la main gouverne, guidée par le mouvement d'un esprit qu'occupe la turbulence de l'origine. On entend au sein de l'univers le monde respirer. Les supputations ne sont plus de mise. La violence émerveille, qui trouve au plus haut son équilibre. Chaque geste concourt à pulser les ondes. La composition n'est pas préméditée : elle semble naître du flux même que l'émotion suscite, que les muscles freinent. L'éclaboussement de la lumière, comme par rebond, illumine d'en bas le pays. Ce qui domine en ce lieu, ce qui règne, ce sont les forces supérieures, celles qui aspirent, celles qui ont levé les cathédrales, les temples, les pyramides, les menhirs et les mâts totémiques ; forces que certains recueillent pour les conduire à des réalités sensibles, lesquelles éclairent quoi ? — ce qui n'était pas vu, ce que cachaient les signes. Nue devant elle-même, la nature se dresse ; en sept *Paysages* s'expose à n'être ni question ni réponse ; à ne porter aucun message. Nous la voyions hors de nous, et la voici l'intime tissu par lequel le monde nous habite.